

Samedi 3 juin 2017 à 17h30 – IPT, salle 1

« Liberté, égalité... Fraternité (?) »

Les destins du féminin : entre refoulement et répression

Je vais traiter du refoulement, puis de la répression, car il ne s'agit pas du même processus : le refoulement est un mouvement individuel, solitaire, autonome, alors que la répression vient de la culture et à sa manière elle formate après-coup le refoulement. D'une certaine façon, l'un ne va pas sans l'autre, mais il suffit de les distinguer pour voir que la levée du refoulement - si elle se produit - va bousculer le mouvement répressif de la société. C'est le mouvement de l'histoire lui-même. Une révolte d'abord solitaire est l'étincelle du mouvement de l'histoire. Des millions de femmes, d'abord solitaires se sont révoltées contre leurs conditions, parfois à leur propre insu, avant que cela ne fasse sens.

Lorsqu'on voit cette articulation, cela évite bien des débats inutiles, par exemple le problème qu'a posé William Reich en supposant que les embarras de la sexualité étaient uniquement causés par la répression de la société, ce qui l'amena à penser que la révolution et la psychanalyse marchaient main dans la main. Il a alors pensé que l'orgasme était une donnée naturelle, alors que rien n'est plus culturel que l'orgasme. William Reich a mis au premier plan une certaine répression d'une capacité qu'il pensait naturelle de l'orgasme. Or, lorsque le retour du refoulé pousse à la révolte, c'est un mouvement culturel pour l'avènement d'un symbolique différent. Malgré l'erreur fondamentale qui consiste à inverser le rapport de la culture et de la nature il faut mesurer à quel point et pourquoi les thèses de Reich ont été un scandale, qui ont eu comme première conséquence pour lui d'être exclu à la fois du parti communiste allemand et de l'internationale psychanalytique. En France, les livres de Reich ont été interdits à la vente jusqu'aux années 70. Bien que mal posées, les thèses sur l'orgasme bousculent un dogme théologico-politique. La jouissance est au ciel avec Dieu, et non avec une femme sur Terre. A l'exception de Freud, les psychanalystes en ont à peine parlé.

Il est vrai que selon les cultures il existe des degrés de répression du féminin, qui inhibent sa potentialité orgastique. Il faut voir ce qu'était la sexualité au XIXème siècle où la plupart des hommes n'avaient de sexualité que dans les maisons closes, lieu où la qualité principale des prostituées est de ne pas avoir d'orgasme, ce qui est rassurant. Quant aux femmes au foyer, elles étaient enfermées dans leur rôle de mères et d'une façon certaine, cette position maternelle est contradictoire avec la féminité. La maternité à elle-seule inhibe la féminité. C'est une contradiction interne du devenir femme, qui est bien mise en scène par l'histoire de Médée, qui sacrifie sa maternité à sa féminité. Il est bien clair que lorsque les femmes sont enfermées par la société dans leur rôle de mère, du coup leur féminité est inhibée. Comme a pu le faire remarquer Freud dans un texte sur le mariage, au bout de trois

ans de mariage, lorsque les femmes avaient à son époque souvent un ou deux enfants, le mariage devenait un enfer. Il est d'ailleurs remarquable aujourd'hui qu'avec la montée des divorces, ce sont très souvent les femmes qui demandent le divorce, et cela en effet au bout de deux ou trois ans de mariage. Je ne serai pas aussi négatif que Freud par rapport à l'institution sociale du mariage, mais il faut bien remarquer qu'il y a ici un problème, qui se règle plus ou moins bien dans presque tous les couples mariés avec enfants.

Et il faut bien voir que les thèses de Reich ne sont pas des thèses dépassées, puisqu'aujourd'hui les thèses sur le genre de Judith Butler sont essentiellement fondées sur le rôle culturel de la définition du genre. Ce sont des thèses qui comptent pour peu de choses le fait psychique du choix du genre et ce que cela représente de travail de devenir femme. C'est un travail beaucoup plus grand de devenir femme, que pour un homme, de jouer un rôle d'homme, et aujourd'hui que la répression s'est largement assoupli, il est bien clair que l'acheminement vers la féminité pour toutes les femmes est une tâche qui concerne uniquement leur refoulement et cela bien plus que de se heurter à la répression sociale.

1. Donc, quel est le destin du féminin concernant uniquement son rapport au refoulement ? Pour être clair, je suis obligé de partir du refoulement originaire, qui concerne une division de départ du sujet : il refoule la jouissance de l'Autre si l'on veut, c'est-à-dire le mouvement pulsionnel, un mouvement pulsionnel qui ne lui vient pas d'une mauvaise mère représentée par le grand Autre, mais qui lui vient de sa propre angoisse de l'inceste. Il existe une angoisse spontanée des enfants de l'inceste, qui n'est occasionnée par les maléfices d'aucun grand Autre. Elle se manifeste par exemple par la peur du noir, et la peur de son propre cri dont l'écho risque de l'avaler lui-même tant qu'il n'a aucune réponse. Généralement, les mères ne sont pas du tout des Autres monstrueux, mais elles consolent leur enfant de son angoisse de l'inceste. C'est une division originaire du sujet qui est angoissé, mais qui en même temps demande à être rassuré. Il demande à être consolé, consolé de son propre désir de se séparer. Il crie pour se séparer et il est coupable de vouloir le faire. Puis il recommence : il est étreint par la peur de vouloir se séparer et il crie. Il a peur d'être puni, et c'est cette instance primitive de punition qui engendre la naissance d'un père primitif, de l'ogre, du loup, qui est présent dans toutes les mythologies infantiles.

Ce sont les mythes de l'enfance qui rendent le mieux compte de cette angoisse primitive du refoulement originaire. Dans toutes les religions, il faut qu'il y ait dès la naissance et dans les huit jours, une sorte de cérémonie qui donne son nom à l'enfant au nom d'une puissance divine, c'est-à-dire d'un père mort. Le nom propre est en quelque sorte ce qui baptise l'écho du cri. Il existe paraît-il en Bretagne un proverbe selon lequel le cri des goélands est le cri des enfants morts sans avoir été baptisés.

J'en viens tout de suite à la question du genre, parce que ce premier sujet divisé est d'abord « masculin », au sens où quel que soit son sexe anatomique, il se livre à un autoérotisme, c'est-à-dire qu'il prend une partie de son corps pour éviter au tout de son

corps de disparaître dans le gouffre incestueux. Cet autoérotisme c'est aussi bien la masturbation que par exemple se sucer le pouce ou jouer avec sa voix. Quand un enfant suce son pouce, on dirait qu'il souffle dans un chofar, c'est-à-dire la corne de bélier du premier sacrifice d'Abraham, sacrifice du père grâce auquel il a un nom.

Donc il y a cette « masculinité » première, quel que soit le sexe anatomique de l'enfant. Mais c'est une masculinité très spéciale, qui n'est pas encore du même ordre que la masculinité post œdipienne. C'est une masculinité transgenre qui concerne les deux sexes, c'est dire que cela se produit à un moment où il est tout à fait indécidable qu'il s'agisse du masculin ou du féminin. Au fond, c'est les deux en même temps. C'est difficile à comprendre, mais c'est très important à notre époque de voir qu'il existe ce moment d'un indécidable entre masculin et féminin. Car s'il est vrai que - plus tard - il y aura une polarité entre les deux genres, masculin ou féminin, il n'en reste pas moins que du point de vue originaire, il y a une multiplicité de genres, une multiplicité indécidable, non seulement entre masculin et féminin, mais aussi de tous les mélanges que l'on voudra entre masculin et féminin : par exemple un féminin muni d'un sexe masculin, ou le contraire aussi ou ni l'un ni l'autre. C'est bien le terme de « transgenre » qui convient le mieux. Cette façon de poser le problème permet de considérer avec un peu plus d'attention les particularités des réclamations de genres qui existent à notre époque.

Jusqu'à maintenant, j'ai seulement parlé du refoulement originaire, un refoulement qui concerne toutes les formes cliniques qu'il y aura par la suite. Je vais maintenant parler du refoulement secondaire. Le refoulement secondaire c'est ce qui se génère dans la suite du père mythique qui est l'invention universelle dont je viens de parler, le loup, l'ogre, etc. Dans la suite il apparaît un papa dans la réalité, c'est-à-dire un homme qui a été animé d'un désir de paternité. Pour cet homme, le désir de paternité est ce qui l'a poussé à vouloir avoir un enfant pour ne plus en être un lui-même, c'est dire que cela consiste - pour lui-même - à tuer son propre père en étant père à son tour. Donc, l'œdipe concerne la présence - ou non d'ailleurs - de ce papa de la réalité. C'est lui qui prend le relais du père mythique avec plus ou moins de grâce, ou avec plus ou moins de terreur dans un grand nombre de cas, car un grand nombre de pères ont peur de leur paternité. Ils sont violents ou pédophiles avec leur enfant à cause de cette angoisse de la paternité. Ce sont des tueurs qui craignent d'être tué à leur tour : ce sont des bêtes traquées.

Donc, l'œdipe entre en scène à cause du désir du papa de la réalité. Pour m'adapter à l'époque, je dirais que c'est celui, ou d'ailleurs celle, qui tient le rôle d'un père, c'est-à-dire de vouloir punir, de vouloir punir de sa propre angoisse de devenir père, d'où la conséquence de séduire en punissant du fait de l'angoisse du fantasme de l'enfant battu, et ensuite d'être parricide du fait de sa volonté de séduction pédophile. C'est comme ça que les pères sont angoissés. Et les pères de l'Eglise catholique nous montrent l'exemple, car ce ne sont pas seulement quelques pères catholiques qui seraient pédophiles, ils sont tous marqués par la pédophilie au mieux refoulée. Il n'y a qu'à voir sourire le pape d'ailleurs. On comprend que c'est louche. Mais je suis un peu trop méchant.

Il faut ajouter que ce père du refoulement secondaire n'est pas toujours là. Le refoulement secondaire n'est pas toujours présent et son degré de présence ou d'absence fait la variété de la psychopathologie : psychose, névrose, perversion. Il arrive que le désir du père soit tout à fait absent, comme dans certaines formes de schizophrénies. Je veux dire absent dans son désir de père. Il arrive aussi qu'il soit en quelque sorte trop présent, trop violent, comme dans le cas des paranoïas ou de certaines formes de mélancolie. Quoi qu'il en soit, du fait de ces ratés du désir du père, et pas du tout par la faute d'une mère monstrueuse, représentée par un grand Autre, donc du fait de ces ratés du désir du père, le refoulement secondaire ne fonctionne pas toujours, ou bien cette fonction paternelle est remplacée par un certain nombre d'artifices. Et cela est suffisant pour proroger une sorte d'indétermination du genre et une angoisse d'être féminisé, qui est, on peut le dire, présente dans ce qui s'appelle l'œdipe inversé dans toutes les formes de névroses. C'est elle qui est poussé jusqu'au délire de persécution et érotomane dans les paranoïas.

Cela ne veut pas dire que la masculinité sera invalidée, et qu'il ne restera que la féminisation par le père, comme ce qui est à l'horizon du transsexualisme, mais cela veut dire qu'il y aura toujours une certaine forme de montage plus ou moins pervers, qui permettra une assomption de la masculinité. Cette masculinité n'a pas d'autre rôle pour commencer que de tenir tête au père mythique dans l'absence de ce père de l'œdipe qui aurait permis de le parricider de manière civilisée. Qu'est-ce que le masculin ? Rien d'autre que la résistance violente à la féminisation par le père. Et c'est pourquoi les hommes n'ont rien trouvé de mieux pendant des millénaires que de devenir père.

Donc, de multiples montages sont possibles, que l'on voit d'ailleurs souvent à l'œuvre dans les névroses, c'est-à-dire une certaine dose de féminisation nécessaire pour l'assomption de la masculinité dans la pratique du rapport sexuel dans les névroses. Et dans les paranoïas ou dans de nombreuses formes de psychoses, une certaine façon de mettre en jeu la jalousie ou les relations à trois, ou la nécessité de faire souffrir les femmes pour arriver à se masculiniser. Ce sont autant de montages qui remplacent le point de capiton de la névrose.

J'aborde maintenant le cas qui est tout de même le plus banal, c'est-à-dire celui où l'œdipe fonctionne, lorsque le désir d'un père a permis à son enfant de le parricider plus ou moins proprement, de façon telle que la position masculine lui permet de se lancer dans le rapport sexuel, qui est la forme de dissolution la plus généralisée du complexe d'œdipe. Donc, lorsque l'œdipe fonctionne, cela veut dire qu'il y a refoulement du fantasme parricide et que les fantasmes fondamentaux se déploient, mais de manière intériorisée. « Intériorisée » veut dire que le fantasme a la fonction de se représenter la réalisation du fantasme, mais au futur antérieur, et que l'action suit ce chemin du fantasme.

Le choix du genre dans la névrose en général, va dépendre de l'actualisation de ces fantasmes et selon les partenaires. Avec un supérieur hiérarchique, un certain homme peut être féminisé, alors qu'avec sa compagne, il sera tout à fait masculinisé. Il y a une sorte de

hiérarchisation du choix du genre, et on le voit bien dans les groupes analytiques, où cette hiérarchisation à partir d'un maître joue à plein. A partir de là, la relation masculin/féminin se répartit entre les sexes anatomiques, et elle dépendra de la doublure fantasmatique de la parole.

J'arrive ici à un point très sensible de mon exposé, ce point sensible est que le féminin n'est pas du tout refoulé, au sens du refoulement originaire, et pas davantage au sens du refoulement secondaire. Le féminin est d'abord rejeté, au sens de *l'Un glauben* (incroyable), refoulé parce qu'il prend naissance à partir de la doublure fantasmatique de la parole, ou de la mise en situation du sujet dans la société. Mis dans n'importe laquelle de ces occurrences, le sujet fantasme à propos du masculin et du féminin. Regardez une femme rentrer dans un lieu public, c'est tout de suite à titre de femme regardée, de femme qui attire tous les regards, qu'elle se déplace dans l'espace. Elle s'avance comme si de rien n'était, plus ou moins encombrée de son corps, qui n'est que l'appendice de son fantasme de séduction. En revanche, en entrant dans un même espace public, un homme regarde de tous les côtés, pour voir où se trouve la jolie personne à propos de laquelle il pourrait fantasmer sa virilité.

Je viens de prendre une image un peu exagérée, mais il est très difficile d'oublier que nous avons un corps genré dès que nous sommes dans un espace public. En réalité cette mise en scène des fantasmes est inhérente au déroulement de la parole – et de la pensée qui la précède. Quand nous parlons, nous sommes toujours en train de fantasmer en même temps. En même temps nous nous plaignons - ou en même temps que nous séduisons, ou en même temps nous sommes agressifs. Voilà ce que sont la doublure de la parole par les trois fantasmes fondamentaux, et vous voyez bien que ce qu'il y a à refouler de la féminité ne se trouve pas en-dessous, à l'étage du refoulement originaire, ou du refoulement secondaire, mais que cela se trouve en quelque sorte au-dessus de la parole en train de s'énoncer.

Il faut se faire une représentation spatiale de cette mise en scène, si on veut comprendre ce que c'est la sorte de rejet du féminin différent d'un refoulement du féminin. Le rejet du féminin est plutôt un envol du féminin. C'est ce qui le fait aérien et idéalisé, il surfe sur la parole. Il n'est pas du tout en-dessous, avec les pulsions refoulées par cette même parole. Le féminin, c'est en quelque sorte une entité toujours idéalisée, volatile, volante, voleuse, volage, présente dans l'effectuation de chacun des fantasmes. Le fantasme « un enfant est battu » féminise celui qui reçoit des coups. Le fantasme de séduction l'amène à penser qu'il plaît. Quant au fantasme parricide, il est fait pour se débarrasser de cette féminisation toujours plus aérienne, toujours plus idéalisée, céleste, mystique.

Il existe ainsi une idéalisation quasi universelle du féminin, en quelque sorte inaccessible et c'est cette inaccessibilité qui représente à proprement parler cette drôle de sorte de rejet envolé du féminin, qui est un idéal aussi bien pour les hommes que pour les

femmes : elles en sont d'ailleurs follement jalouses et elles dépensent beaucoup d'argent pour lui ressembler.

J'ajoute tout de suite que le masculin est tout aussi fantasmagorique dans la sphère de l'espace public, c'est-à-dire des comportements, aussi bien que dans l'effectuation de la parole. Quant au masculin, il a par contre une base fixe qui lui met les pieds sur terre, c'est que l'identification masculine transgenre vaut pour les deux sexes. Une femme peut toujours se replier sur son propre masculin. Elle peut - elle aussi - être un monstre guerrier, un tueur. Le problème de ce masculin des hommes comme des femmes est d'un autre ordre : il est de faire face à l'angoisse d'être féminisé, de ressembler à cet idéal. Mais en même temps, certains hommes n'y résistent pas et ils se déguisent volontiers en femmes assez souvent. D'ailleurs, on peut toujours voir chez beaucoup d'hommes quelques signes de féminisation qui ne sont jamais bien loin de se montrer, et qui se montrent de plus en plus d'ailleurs à notre époque.

Il me semble que cette idéalisation d'un féminin aérien et volage prend de l'ampleur au fur et à mesure que la répression baisse d'intensité à notre époque. « Qui je suis ?... Un être de rêve qui s'éveille à demi en tes pensées – et dont tu peux dissiper l'ombre salutaire avec un de tes beaux raisonnements qui ne te laisseront, à ma place, que le vide et l'ennui douloureux, fruits de leur prétendue vérité. Oh ! ne te réveille pas de moi ! ». Cette idéalisation va durer et même s'étendre, assez probablement. Il faut remarquer que cela ne fait pas forcément plaisir aux femmes non plus, qui préféreraient être des hommes comme tout le monde. Il n'en reste pas moins que les femmes y souscrivent toutes, mêmes les grands-mères portent des bijoux et quelques signes de leur genre psychique, mais il n'en reste pas moins que ce féminin idéal est un tyran fascinant, et à la limite suicidaire.

Je viens de situer le féminin d'une drôle de manière, puisque selon un travail constant, il échappe en bout de piste au refoulement. C'est une vraie savonnette. C'est tout de même une intuition de Lacan qu'il faut saluer. Bien que pour lui « la femme n'existe pas » ; bien que pour lui le « rapport sexuel » soit forclos ; il a quand même eu cette intuition d'une jouissance féminine excentrée. Il faut certes critiquer l'affirmation selon laquelle la femme serait « hors symbolique », ce qui mettrait le féminin du côté de la psychose (selon le vœu du président Schreber). Et c'est ici qu'il faut préciser ce qu'est cette sorte d'envol universel du féminin, sur le toboggan des fantômes. Oui, à quoi cela correspond-il ? C'est le cœur même de la sublimation. La sublimation passe à juste titre pour un acte de maîtrise du pulsionnel : par exemple, encadrer dans un tableau la beauté dans laquelle nous pourrions nous dissoudre, c'est en effet la définition la plus pratique de la sublimation. Mais quel est l'âme d'un tel destin ? C'est l'angoisse qui centre le refoulement lui-même, l'*Unglauben* : devenir la femme de l'Ogre. C'est donc bien le féminin qui est l'âme de la sublimation : sa muse.

2. J'en viens maintenant au deuxième point qui est celui de la répression. La répression dépend de coordonnées bien différentes, qui sont les coordonnées culturelles. Elles sont nettement distinctes et elles attendent le sujet dès sa naissance sans qu'il n'y puisse rien. La naissance de la répression est concomitante à la naissance de la culture elle-même. En principe, on ne devrait pas savoir ce que c'est, puisque nous sommes tous nés dans une certaine culture qui a formaté notre refoulement, de sorte que cela nous semble aussi naturel que l'air que l'on respire. Nous obéissons à des mythes que nous avons intériorisés, en même temps que nous avons refoulé. C'est ce qui fait que la répression est si souvent bien acceptée. On se demande parfois pourquoi des peuples entiers ont été aussi dociles et subi des répressions féroces. C'est même incompréhensible avec le recul, et il en a été ainsi parce que leur refoulement a été formaté par une certaine culture répressive au point de devenir leur bien propre, auquel ils tiennent autant qu'à leur vie. En principe, nous obéissons tous et on ne devrait rien y comprendre.

En fait, nous pouvons repérer ce que c'est que la naissance d'un mythe, et comment il se fait culture. A un certain moment, un homme impose son mythe à partir de ses fantasmes personnels et il l'impose en maître, en fondant une certaine culture.

C'est à partir de cette organisation du mythe en chose publique, en *res publica*, que la répression s'organise. Dans notre milieu, nous avons vu naître un mythe collectif, le mythe du lacanisme, et cela à partir du fantasme d'un seul homme, dont ce qu'il a pu dire est généralement accepté dans la communauté qui se réclame du lacanisme. Le mythe dans lequel nous barbotons. C'est la « jouissance de l'Autre », la mère horrible. C'est une acceptation puissante, précise, contre laquelle la raison ne peut rien. L'expérience elle-même n'y peut rien, alors que - comme l'écrivit Sade « Ce n'est pas dans la jouissance que consiste le bonheur, c'est dans le désir, c'est à briser les freins qu'on oppose au désir ». (DAF Sade - *Les 120 journées de Sodome*). Donc, dans notre petit cercle de croyants, nous savons ce que c'est que l'imposition d'un mythe et la fonction répressive qu'il peut avoir par rapport à tout ce qui y déroge.

Mais si l'on regarde plus largement, quel est le mythe sous lequel nous vivons en France ? C'est celui qui s'exprime en trois mots : « liberté, égalité, fraternité ». La dimension mythique de ces trois mots est évidente, car il ne faut pas faire une grande enquête pour voir que « liberté, égalité, fraternité » reste jusqu'à aujourd'hui de l'ordre d'un idéal mythique. En réalité chaque mythe correspond à un fantasme sous-jacent. Le fantasme sous-jacent de ces trois termes idéalisés n'est rien d'autre que la décapitation de Louis XVI, ou encore le parricide sur la place de la Concorde. On peut difficilement faire une plus belle mise en scène de ce qu'est le meurtre du père totémique. Ce meurtre totémique a été perpétué par la destruction de la Nécropole de Saint-Denis, où étaient enterrés tous les rois de France. Car le totem est aussi puissant mort que vivant. D'ailleurs après sa mort, le roi était nourri encore 40 jours, avant d'être enterré à Saint-Denis. Il n'en fallait pas moins pour que soit crédible le merveilleux idéal d'égalité et de liberté qui a stupéfié le monde.

On peut dire que dans l'espace mythique dans lequel nous vivons, que ce slogan de trois termes « liberté, égalité, fraternité » ne concerne que les hommes. Il ne concerne que les hommes dans la mesure où ils cherchent à en finir à chaque élection, avec l'ogre du début à chaque fois qu'un père est décapité c'est la fête. La foule des frères cherche à en finir avec l'angoisse de sa propre féminisation par le dernier potentat. Donc, la féminité ne concerne pas ce slogan.

D'ailleurs vous remarquerez qu'on dit « fraternité » mais que le mot « sororité » n'existe pas. Il y a la résistance, le heurt solitaire de cette sœur qui ne s'accommode jamais avec le fraternel : c'est l'idéal féminin dont je parlais tout à l'heure. La sœur est l'idéal féminin. La sœur est la véritable cause du désir incestueux, ce n'est plus du tout la mère une fois qu'a été opérée la bipartition des genres masculin/féminin. L'homme désire l'idéal féminin qu'il a rejeté, c'est sa sœur. C'est pourquoi il est idéalisé. Ce n'est plus du tout la mère qui est l'objet de l'inceste, mais c'est la sœur. La sœur est taboue. Pour accéder à la magistrature suprême, le pharaon devait pendant une cérémonie religieuse, épouser sa sœur. C'est ce qui le faisait l'égal de Dieu, c'est-à-dire du père primitif sur terre. Cette primauté de l'inceste avec la sœur est généralement méconnue dans la théorie psychanalytique, mais c'est à partir d'elle qu'il y a une continuité de la répression du féminin, qui dure toujours à notre époque, sous une forme certes de plus en plus idéalisée mais néanmoins puissante. Au fond, c'est un ferment révolutionnaire qui ne sera jamais réduit.

Mais la répression toujours larvée du féminin continue de garder sa puissance. Car s'il est vrai que le féminin est rejeté et idéalisé à proportion, s'il est vrai qu'il est la matrice de la sublimation, il porte en lui une menace incestueuse en puissance, celle de la sœur – et non de la mère. De sorte que la sœur haïe autant qu'aimée ; la sœur parée de ses bijoux célestes ; sœur appuyée sur sa lance, comme Athéna régissant sur Athènes ; cette sœur gardera toujours par-devers elle sa Virginité. C'est énervant. La *Res publica* a encore du fil à retordre, avant que le merveilleux mythe des frères « Liberté, égalité.... *fraternité* (?) » mettent les pieds sur terre.